Références

Fidjestøl, Bjarne, 1999. *The dating of Eddic poetry: A historical survey and methodological investigation*. Édité par Odd Einar Haugen. Copenhague, C.A. Reitals Forlag.

Finnur Jónsson, [2]1920. *Den oldnorske og oldislandske litteraturs historie*. Copenhague, G.E.C. Gads Forlag, vol. 1. Première édition 1894.

Haukur Þorgeirsson, 2012. « Late Placement of the finite verb in Old Norse *fornyrðislag* meter». *Journal of Germanic Linguistics* 24, p. 233-269.

Helgi Skúli Kjartansson, 2021. « Hvernig *of* jafngilti, eða breyttist í, *um* ». In Matteo Tarsi (dir.), *Studies in General and Historical Linguistics offered to Jón Axel Harðarðson on the Occasion of his 65th Birthday*. Innsbruck, IBS, p. 109-129.

Kuhn, Hans, 1933. « Zur Wortstellung und -betonung im Altgermanischen». *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 57, p. 1-109.

von See, Klaus, Beatrice La Farge, Eve Picard, Katja Schulz *et alii*, 1997-2019. *Kommentar zu den Liedern der Edda*. Heidelberg, Carl Winter, 7 volumes.

Sievers, Eduard, 1893. *Altgermanische Metrik*. Halle, Niemeyer.

---

23. Matteo TARSI (ed.). — *Studies in General and Historical Linguistics offered to Jón Axel Harðarson on the Occasion of his 65th Birthday*. Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, 166), 2021, XV + 402 p. ISBN : 978-3-85124-753-4.

Ce volume de mélanges offert à l'indo-européaniste islandais Jón Axel Harðarson rassemble vingt contributions en trois langues – anglais, allemand et islandais moderne – portant sur des questions de linguistique indo-européenne, germanique et islandaise, classées, selon l'usage islandais, par ordre alphabétique en fonction des prénoms des auteurs, ainsi qu'une liste détaillée des publications du dédicataire du volume (IX-XV). Comme souvent dans un volume de ce type, les contributions sont inégales ; néanmoins, elles sont majoritairement d'une très grande qualité. Elles touchent à tous les aspects de la linguistique, depuis la phonétique jusqu'à la stylistique et à la didactique des langues. Le domaine germanique et plus spécifiquement le vieil islandais sont particulièrement bien représentés.

L'article de Reiner Lipp (« The medial syllable syncope in the South Picene inscriptions », p. 269-328), portant sur la syncope de la syllabe médiane en Sud-Picénien est le seul de l'ouvrage qui soit consacré à un problème de phonétique, mais c'est également le plus long. L'auteur y montre, dans une étude minutieuse et fouillée, que la syncope des voyelles brèves dans les syllabes médianes ouvertes y était déjà amorcée entre le milieu du VIe s. et la première moitié du Ve s., même s'il subsistait alors des formes sans syncope, ce que l'auteur explique par le principe de la

104160_BSL_2023-2_01_ComptesRendus.indd 132 26/10/2023 10:13

« diffusion lexicale » des changements phonologiques. Cela impose, d'après l'auteur, de revoir la date proposée pour la syncope italique commune dans ce même type de syllabes, que l'on fait d'habitude remonter à la première moitié du ve s. avant notre ère. Par ailleurs, cela permet de réviser et de préciser l'analyse morphologique d'un certain nombre de formes difficiles.

Sans surprise, nombre des contributions portent sur des questions d'étymologie. Les auteurs de certaines d'entre elles s'attachent à proposer des étymologies entièrement nouvelles. Ainsi, Douglas Q. Adams et Václav Blažek (« Tocharian B *yerkwantala** », p. 81-88) proposent d'expliquer le tokh. B N.pl. *yerkwantalañ*, qui désigne un type de prédateur, comme un composé d'un thème **yerk(w)*, qui désignerait un type de proie (cf. entre autres louv.hiér. *irwa-* « gazelle », gr. ζόρξ « chevreuil, gazelle », lat. *(h)ircus* « bouc », m.gall. *iwrch* « chevreuil ») et du verbe *täl-* « porter ». Norbert Oettinger (« Heth. *wannummiya-* ‚ohne Familienvorstand', ^{MUL}*wannup(p)astal(l)a-* und idg. * *u̯en-* », p. 215-221) analyse les mots hittites hitt. *wannummiya-* « sans chef de famille, orphelin, veuve, isolé » et ^{MUL}*wannup(p)astal(l)a-*, qui désigne un type particulier d'étoile, probablement une comète. Les deux formes reposent sur un thème en **-nu-* dérivé de la racine indo-européenne **u̯en-* « battre, percer », cf. got. *wunds* < **u̯n̥-tó-* « blessé » et m.gall. *gweint* « j'ai percé ». Sémantiquement, le *wannummiya* est celui qui a perdu sa position dans la société et se retrouve de ce fait isolé. Il s'agit d'un adjectif d'appartenance sur le nom verbal **wannuwar* « fait d'abattre », « qui est lié à ce qui a été abattu », donc « isolé ». De même, la comète est un type marginal d'étoile, caractérisée elle aussi par son isolement. Enfin, dans une étude bien documentée, Stefan Schaffner (« Armenisch *arkay* 'König', griechisch ἄρχω 'beginne, hersche' und indoiranisch **arii̯á-* 'Herr; Arier' », p. 387-402) réfute les étymologies traditionnelles pour arm. *arkay* « roi », qu'il propose de reconstruire **askā-ti-* < **h*$_2$*ar/r̥-s-kah*$_2$*-ti* « qui appartient au règne », sur une racine **h*$_2$*er-* « être le premier en ordre et en rang », cf. notamment gr. ἄρχω « commencer, commander ». La démonstration est appuyée par un examen systématique des emplois du suffixe **ti-* et de ses variantes **-āti* / *-ăti* dans différentes familles de langues.

Dans d'autres cas, il s'agit de préciser les détails morphologiques d'une étymologie. Alan Nussbaum (« *Spēs* Exploration », p. 1-27) s'intéresse au rapport entre *spēs* f. « l'espoir », qui est défectif au pluriel, son pluriel hétéroclitique rare *spērēs* < **spēr(i)-* en lat. archaïque, et le verbe *spērō, -āre* « espérer ». La comparaison suggère de partir d'une racine **speh*$_2$*-* « réussir, prospérer », dont le sens est conservé en latin dans *prosperus* « prospère », et reflété dans l'adjectif i.e. **spH-ro-*, cf. véd. *sphirá-* « gros », v.sl. *sporŭ* « abondant » et dans le présent i.e. **spEH-i̯-*, sur lequel reposent hitt. *išpāi-* « être rassasié », skr. *sphāyate* « grossir », v.sl. *spějǫ* « réussir », lit. *spė́ju* « être à temps, avoir du temps, être capable » et v.angl. *spówan* « prospérer, réussir ». Les formes latines sont sémantiquement divergentes : « espérer » n'est pas tout à fait la même chose que « réussir ». Nussbaum

104160_BSL_2023-2_01_ComptesRendus.indd 133 26/10/2023 10:13

propose d'expliquer *spērāre* comme une formation dérivée d'un désidératif en *-*s*- « vouloir réussir », recaractérisé comme présent en *-ā*- (cf. par ex. *aiiō* « dire » < *$h_2eǵ$-i̯o/e-, désid. *axāre* « nommer »), éventuellement par l'intermédiaire d'un nom féminin en *-*s*-*ah*$_2$. L'abstrait pl. *spērēs* en serait directement dérivé, sur le même modèle que lat. *grātēs* f. pl. « grâces, actions de grâces, remerciements » en rapport avec *grātārī* « féliciter ». Enfin, la formation du singulier *spēs, spem*, etc. reposerait sur l'analogie *uīres : uīs, uim = spērēs : X*.

Martin Joachim Kümmel (« Zum Verhältnis von avestisch *nāf*° und *nabā*- 'Nabel' », p. 191-202) propose d'expliquer les différentes variantes *nāf*° et *nabā*- du nom du « nombril » en avestique par une formation de collectif indo-européen *$h_3$nób^h-h_2- ~ * $h_3$neb^h-(a)h_2-, dont il reconstruit le paradigme à partir de *membra disjecta* dans diverses langues iraniennes moyennes et modernes. Michael Meier-Brügger (« Bemerkungen zu altgriechisch εὖνις », p. 203-205) s'intéresse au grec homérique εὖνις « privé de, qui a perdu + Gén. ». Le mot n'apparaît que dans des périphrases signifiant « rendre X privé de », ce qui autorise à y voir un abstrait en *-*i*- sur la racine *h_1u̯eh$_2$- « abandonner, cesser, renoncer, vider » (cf. par ex. lat. *uānus* « vide, creux, vain ») adjectivé secondairement, sur le même modèle que gr. ἴδρις « savant, instruit, habile ».

Dans un article consacré au latin *germānus* « naturel, vrai, authentique ; germain, frère de germain », Sergio Neri (« Zur Wortbildung von lat. *germānus* 'leiblich; echt' », p. 365-385) s'attache à préciser la forme du suffixe de ce mot apparenté à la racine *ǵenh$_1$-. Il propose de partir d'un abstrait i.e. *ǵenh$_1$-mnáh$_2$- lui-même dérivé de *ǵénh$_1$-mn̥- « fait d'engendrer » (lat. *germen*, v.irl. *gein*, véd. *jániman*-) par l'intermédiaire d'un adjectif *ǵenh$_1$-mnó- « caractérisé par l'engendrement, né ». Après la perte de la laryngale interconsonatique par l'effet de la loi de Schmidt-Hackstein, résultant en *ǵenmnáh$_2$, cette forme aurait donné *gennáh$_2$ (cf. gr. γέννᾰ « naissance, famille, génération »), avec simplification de date indo-européenne groupe *CmnV > *CnV d'après la règle *ašnō*, dont l'auteur présente le fonctionnement en détail : celle-ci n'est possible qu'après voyelle brève atone. Cette forme aurait été ensuite refaite en *ǵenmáh$_2$ par analogie de l'abstrait en *mn̥, et on en aurait dérivé un adjectif d'apprartenance de type *Rōma* → *Rōmanus*, à savoir *ǵen(h$_1$)mah$_2$-nó- « appartenant à la tribu, consanguin », dont serait issu lat. *germānus*.

Enfin, Olav Hackstein (« Lat. *negō** ‚not me; ich nicht', ‚I deny; ich verneine' : Lexikalisierung von Echo-Antworten und delokutive Ableitung », p. 223-236) propose d'expliquer le verbe latin *negō* comme un délocutif à partir de *n(e) eǵóh$_2$ « pas moi », reprenant une hypothèse de Manu Leumann. Partant de l'idée que les interactions langagières routinières sont des lieux de conservation d'archaïsmes, l'auteur fournit des parallèles en latin, en grec, en védique, en ancien français, et dans divers dialectes moyen-allemands. La formation du verbe serait antérieure à l'abrègement iambique du pronom *egō*, suppose que le pronom de première personne n'ait pas de

104160_BSL_2023-2_01_ComptesRendus.indd 134 26/10/2023 10:13

laryngale initiale, et aurait un parallèle dans le vieux suédois *neka* « dire non »,

Comme souvent, la syntaxe est le parent pauvre de ce type de volumes, et un seul article y est consacré. Eystein Dahl (« Verb agreement patterns of neuter plural subjects in Homeric Greek », p. 89-108) y étudie l'accord du verbe avec un sujet au neutre pluriel en grec homérique, où l'on trouve aussi bien le singulier que le pluriel. D'après lui, on aurait une distribution asymétrique : l'accord au singulier serait possible aussi bien avec des neutres pluriels de sens collectif qu'avec des neutres pluriels à valeur distributive, alors que l'accord pluriel, qui disparaît en grec classique, ne serait acceptable que pour le pluriel distributif. Il est néanmoins gênant que l'auteur fonde son analyse sur le constat que les noms admettant exclusivement l'accord pluriel sont tous concrets, alors qu'il n'y a que dix substantifs en grec homérique dans cette situation, dont huit sont attestés une seule fois en fonction de sujet, et deux apparaissent deux fois dans cette fonction : les chiffres ne sont pas réellement significatifs. C'est probablement là une question qui demanderait une étude philologique plus approfondie, qui prenne en compte les facteurs formulaires et les différentes étapes de la composition du texte homérique.

Certaines contributions abordent des questions textuelles et philologiques. Ainsi, Michael Weiss (« The Second Line of the DVENOS Inscription Again », p. 207-214) s'intéresse à la deuxième ligne de l'inscription du vase de DVENOS, ASTEDNOISIOPET, qu'il traduit par « mais si elle ne te choisit pas ». AST introduirait une deuxième protase. Il faudrait ensuite segmenter NOI SI, où NOI serait la négation, reposant sur **noin(o)* (cf. lat. class. *nōn* * *<n(e)-oino-*), avec omission de la nasale implosive dans la graphie, et SI le nominatif féminin singulier du démonstratif correspondant à v.irl. *sí*, got. / v.h.all. *sī*/*sǐ* – qui est la forme associée au paradigme correspondant à lat. *is, ea, id* dans ces langues. Ce serait la seule attestation en latin de ce féminin. L'auteur fournit des parallèles latins archaïques à l'emploi du sujet entre la négation et le verbe.

Reyes Bertolín Cebrián (« Best and Better – Shared Ranking of Social Values in Indo-European Poetry », p. 329-345) croit déceler des héritages communs dans la poésie gnomique grecque et le *Hávamál* vieil-islandais, en particulier sous la forme de priamèles.

Plusieurs articles portent sur des questions de linguistique germanique, dans diverses perspectives.

Ludwig Rübekeil (« Runeninschriften von der Wesermündung : Sprache und Geschichte », p. 175-190) s'intéresse aux éventuelles traces de l'émergence des traits typiques du germanique de la Mer du Nord (*Nordseegermanisch*, ingvæonique, anglo-frison), dont relèvent le vieil anglais, le vieux frison et dans une moindre mesure le vieux saxon, dans les inscriptions runiques de l'embouchure de la Weser datant de 400 à 600. Alors que l'on relève dans les inscriptions anciennes d'Est-Anglie (Caistor-by-Norwich et Undley) des traces de restructuration du système vocalique propres au

104160_BSL_2023-2_01_ComptesRendus.indd 135 26/10/2023 10:13

germanique de la Mer du Nord, les inscriptions du continent semblent noter du germanique de l'Ouest indifférencié influencé par la tradition écrite latine.

Patrick Stiles (« On the fourfold root of the verbum substantivum in English (and Germanic) », p. 237-268) dans une longue étude dont la lecture est rendue difficile par des choix de notation personnels concernant les formes reconstruites, s'intéresse au supplétisme dans le verbe « être » en anglais, et plus largement en germanique. Il défend en particulier l'hypothèse qui voit dans le mercien occidental pst.sg.2 *earð* et le northumbrien pst.sg.2 *arð* le vestige d'un perfecto-présent germ. **ar*-, fondé sur la racine **h*$_3$*er*- « se dresser » (cf. gr. ὄρνῡμι « faire se lever, dresser », lat. *orior* « se lever », etc.).

Dans un article intitulé « Wortfeld und Wortfamilie », Rosemarie Lühr (p. 347-364) montre en quoi la prise en compte de l'ensemble des désignations d'un type de réalité – le corps humain, la main, l'homme et la femme, la magie – en germanique ancien, en le comparant avec la structure du vocabulaire des mêmes champs sémantiques dans les langues modernes, permet de mettre en évidence l'évolution de particularités culturelles et sociales. Les données concernant les désignations de la main sont particulièrement intéressantes : elles suggèrent que, jusqu'à une date assez récente, la main était un outil indispensable, sous des formes différentes, dans nombre d'actions de la vie quotidienne, ce qui autorisait le développement de toute une série de désignations renvoyant à la forme de la main dans une action donnée, alors que, actuellement, c'est l'opposition main – machine qui prévaut.

La première des trois contributions en islandais (Helgi Skúli Kjartansson, « Hvernig *of* jafngilti, eða breyttist í, *um* », p. 109-129) porte sur une question fondamentale pour la linguistique historique de cette langue, à savoir la particule *of* ou *um*, qui est fréquemment employée en poésie dans des contextes le plus souvent similaires à ceux où l'on trouve les préfixes atones correspondant à all.mod. *ge*- et *be*- en germanique de l'Ouest et en gotique. C'est un fait bien connu que les langues germaniques du Nord ont, à quelques exceptions près, perdu les préverbes et les préfixes nominaux correspondants à une date assez ancienne, et on considère généralement que la particule *of* ou *um* – connue dans la littérature sous le nom allemands et islandais de *Füllwort* ou *fylliorð* « mot de remplissage » – apparaît en poésie en particulier dans les contextes où le rythme exige une syllabe là où le préfixe avait disparu. La question de savoir si cette particule conservait un contenu sémantique et une fonction de TAM dans ses rares emplois en prose reste largement débattue[1]. Dans le présent volume, Helgi Skúli Kjartansson s'attache à un tout autre problème : dans les textes les plus anciens, c'est *of* qui est utilisé comme *fylliorð*, alors que l'on trouve plutôt *um* dans les textes

1. Voir par exemple l'article récent de Leiv Olsen, 2020, « *Of* / *um*-partikkelen som dateringskriterium for eddakvada ». *Gripla* XXXI, p. 159-198.

104160_BSL_2023-2_01_ComptesRendus.indd 136 26/10/2023 10:13

les plus récents. Cela tient, d'après l'auteur, à deux critères. D'une part, le *fylliorð* était atone ; or, en syllabe atone, le vieil islandais ne distingue que trois voyelles, à savoir /A/, /I/ et /U/. À date ancienne, la prononciation de /U/ se rapprochait le plus de celle de la voyelle notée par ⟨*o*⟩ en syllabe tonique ; à partir de 1250 environ, par suite de changements affectant la prononciation des voyelles d'arrière en syllabe tonique, la graphie ⟨*u*⟩ a été adoptée pour /U/ en syllabe atone, parce que c'était désormais de la voyelle notée par ⟨*u*⟩ en syllabe tonique que sa prononciation était la plus proche. Or c'est justement vers cette date que l'on observe le basculement conduisant de *of* à *um* : ainsi l'auteur souligne-t-il que, malgré les différences graphiques, les deux formes comportent la même voyelle. Quant aux variations concernant la consonne finale, elles s'expliquent, d'après l'auteur, par deux facteurs : d'une part, le *fylliorð* était un proclitique, dont la consonne finale devait, au moins partiellement, s'assimiler à la consonne initiale du mot qu'il précédait. D'autre part, en vieil islandais archaïque, *of* et *um* pouvaient également noter des prépositions. Or l'emploi de *of* comme préposition a connu un déclin assez rapide au XIIIe s., au profit de diverses prépositions selon les contextes. Si les propriétés accentuelles des prépositions sont encore mal comprises en vieil islandais, il semble néanmoins qu'elles aient admis, à côté d'emplois relativement toniques[2], des emplois atones. Dans ces conditions, *of* et *um* devaient pouvoir noter, lorsqu'il s'agissait de prépositions, des monosyllabes dont la voyelle pouvait, dans certaines conditions, être /U/, et cela était susceptible d'entretenir, dans l'esprit du copiste, l'idée d'une homonymie entre le *fylliorð* et une préposition. Dès lors, une fois que *of* était devenu obsolète comme préposition, et que la notation de /U/ se faisait généralement au moyen de ⟨*u*⟩, il devenait raisonnable de remplacer la graphie ⟨*of*⟩ pour le *fylliorð* par la graphie ⟨*um*⟩, qui notait également la préposition désormais phonétiquement la plus proche du *fylliorð*. Que l'on admette ou non cette hypothèse, il s'agit là d'une contribution majeure au problème de la structure du système accentuel du vieil islandais classique, et l'auteur y offre également une description précise des emplois des prépositions *of* et *um* dans les plus anciens textes vieil-islandais.

Katrin Axelsdóttir (« Tvær, þrjár athugasemdir um *tveim(ur)* og *þrem(ur)* », p. 131-147) offre quant à elle une solide étude des variations concernant le datif des numéraux « deux » et « trois », pour lesquelles deux formes sont admises en islandais moderne, à savoir *tveim(ur)* et *þrem(ur)*. Si les formes en *-ur* dominent dans l'usage moderne, cela n'a pas toujours été le cas. Il semble que la distribution originelle ait opposé en v.isl. *tveim*

2. Sur la possibilité de distinguer trois niveaux d'accentuation et ses conséquences sur l'analyse des propriétés accentuelles des prépositions, voir Michael Schulte, 2003, « Early Nordic language and modern runology with particular reference to reduction and prefix loss ». In Barry J. Blake, Kate Burridge et Jo Taylor (dir.), *Historical Linguistics 2001 : Selected papers from the 15th International Conference on Historical Linguistics, Melbourne, 13-17 August* 2001, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, p. 391-402.

104160_BSL_2023-2_01_ComptesRendus.indd 137 26/10/2023 10:13

à *þrimr*. Une variante *þrim* s'est d'abord développée par analogie de *tveim*, sans remplacer totalement *þrimr*, ce qui aurait permis, dans un deuxième temps, le développement de la variante *tveimr* par analogie de *þrimr:þrim*.

Le troisième et dernier article de cette section, où Kristján Árnason (« Hugleiðing um tilurð nýrra beygingardæma í íslensku : ákveðni og miðmynd », p. 149-173) analyse l'émergence de la définitude et de la voix moyenne en islandais, est lui aussi remarquable. L'auteur y montre que l'article défini, de clitique à date ancienne, est devenu un morphème flexionnel en islandais moderne, ce qui est partiellement masqué par la graphie : alors que, par exemple, le nominatif pluriel défini *hestarnir* face au nominatif pluriel indéfini *hestar* suggère le simple ajout d'un clitique *-nir* sur la forme indéfinie, la prononciation de la première forme, qui est généralement réalisée [hɛstatnir], voire [hɛstaʔnɪr] ou [hɛstanɪr], montre que ce n'est en réalité plus le cas. C'est cette réanalyse de l'article postposé comme désinence qui permet de construire pour le substantif un système en partie parallèle à celui des adjectifs, pour lesquels on distingue une forme forte, employée notamment en contexte indéfini, et une forme faible, propre aux contextes définis : en islandais moderne, cela permet d'opposer, en fonction du critère de la définitude, *blindur maður* « un homme aveugle » (forme forte + substantif indéfini) et *blindi maðurinn* « l'homme aveugle » (forme faible + substantif défini), alors que le vieil islandais impose, pour un syntagme nominal défini, l'emploi de l'article préposé à l'adjectif (*inn blindi maðr* ou *maðr inn blindi*). En revanche, s'il est incontestable que le morphème à l'origine de ce que l'on appelle voix moyenne, à savoir la forme réduite du pronom réfléchi *sik* suffixée au verbe (v.isl. *kallask* « s'appeler », face à *kalla* « appeler », isl. moderne *kallast* face à *kalla*) était, lui aussi, originellement un clitique, l'impossibilité d'attribuer au morphème *-st* une fonction claire et univoque dans la langue moderne en fait, d'après l'auteur, un morphème dérivationnel, dont la particularité remarquable est sa capacité à s'employer après les morphèmes flexionnels (on conjugue *ég kallast* « je m'appelle », *við köllumst* « nous nous appelons »). Sa productivité serait comparable, par exemple, au suffixe *-legur* permettant de dériver des adjectifs sur toutes sortes de bases (par ex. *daglegur* « quotidien » sur *dagur* m. « jour »), ou au suffixe *-ari* de nom d'agent (cf. par ex. *hlaupari* m. « coureur » sur *hlaupa* « courir »). Cet article témoigne lui aussi de la vitalité des recherches sur l'accentuation du vieil islandais, puisque les propriétés de l'article défini du vieil islandais y sont évoquées à la lumière des travaux récents portant sur la possibilité de reconstruire en vieil islandais antérieur à 1500 un système comparable à celui qui a engendré l'accent 1 et l'accent 2 du norvégien et du suédois, et le *stød* du danois, complètement perdu dans la langue moderne[3].

3. Sur cette question, voir Kristján Árnason et Haukur Þorgeirsson, 2017, « Tonality in Earlier Icelandic ». In Jardar Eggesbø, Jacques Koreman et Wim A. van Dommelen (dir.),

104160_BSL_2023-2_01_ComptesRendus.indd 138 26/10/2023 10:13

Enfin, certains articles portent sur des questions de linguistique synchronique. Ainsi, Bela Brogyanyi (« Zur Genus- und Sexusproblematik in einer Sprache ohne grammatisches Genus », p. 51-79) s'intéresse à la question du rapport entre le genre naturel et le genre grammatical en hongrois dans une perspective didactique. Alexander Andrason (« The form of laughter interjections in Polish », p. 29-49) évoque quant à lui les interjections de rire en polonais. À partir d'une analyse phonétique, morphologique et syntaxique, il montre que ces interjections présentent, dans plusieurs langues lointainement ou non apparentées (grec ancien, danois, polonais, mais aussi xhosa) une structure et un fonctionnement similaires. Dans cet ensemble de langues, le polonais semble présenter la particularité de pouvoir nominaliser ces interjections (par exemple *jego ciągłe hihihi wkurza mnie* « son *hihihi* répétitif m'énerve »).

Dans l'ensemble, l'ouvrage est très soigneusement édité, et les coquilles sont peu nombreuses (par ex. *Substantrive* p. 54, *plulalform* p. 59, *eleboration* et *potention* p. 61, traits d'union en milieu de ligne dans *auð-vitað*, *orðmynd*. p. 155, *einvers* au lieu de *einhvers* p. 155 n. 1, *uostrorumest* p. 229 pour *uostrorum est*, etc.). Tout au plus peut-on regretter l'absence d'un index, qui aurait pu rendre de précieux services étant donné la masse de données abordées dans certaines contributions portant sur des questions d'étymologie.

Audrey MATHYS
FNRS – ULB (Philixte)
audrey.mathys@ulb.be

---

24. *Études celtiques* 47. Paris, CNRS éditions, 2021, 280 p. ISBN : 978-2-271-13918-4

Cette nouvelle livraison des *Études celtiques* comporte treize contributions, dont pas moins de neuf intéressent à la linguistique : l'on me pardonnera de ne point recenser ici les autres travaux consacrés à la mythologie ou bien à l'histoire, pour passionnants qu'ils soient.

Stefan ZIMMER (p. 29-33) propose d'associer étymologiquement celt. com. **durno*- [m.] « poing » et celt. com. **dwor*-/**dur-o*- « porte » et « cour, enclos », en posant un étymon i.-e. $^{\dagger}d^{n}ur\text{-}h_3\acute{o}nh_2$- avec le suffixe de *Hoffmann* (soit « qui possède la fermeture » → « poing fermé »). Cette proposition se fonde sur l'étymon posé par OLSEN (2010 : 136) pour rendre compte d'arm. *duṙn*, *dran* « porte, portail » (nom. pl. *drunk'*). Cette

Nordic Prosody. Proceedings of the XIIth Conference, *Trondheim 2016*, Frankfurt am Main, Peter Lang, p. 50-62.

104160_BSL_2023-2_01_ComptesRendus.indd 139 26/10/2023 10:13